Document generated on 07/11/2025 8:31 p.m.

Continuité

CONTINUITÉ

Un mariage de roc et d'eau

Serge Pallascio

Number 116, Spring 2008

Québec, ville maritime

URI: https://id.erudit.org/iderudit/17411ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (print)
1923-2543 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Pallascio, S. (2008). Un mariage de roc et d'eau. *Continuité*, (116), 54–57.

Tous droits réservés © Éditions Continuité, 2008

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Un mariage de roc et

Du cartographe du XVIIe siècle au peintre moderne du XXe siècle, tous ceux qui ont posé les yeux sur Québec ont mis en scène la cité et son fleuve. Bref coup d'œil sur des regards d'artistes.

Québec *(1949), huile sur toile de Jean Paul Lemieux présentée dans le cadre de l'exposition « Québec, une ville et ses artistes » au Musée national des beaux-arts du Québec.*

Source : coll. royale de Sa Majesté la Reine Élisabeth II, 2008

par Serge Pallascio

Le fleuve Saint-Laurent est un élément constant dans la représentation visuelle de la ville de Québec. Il a tour à tour été mis en scène comme un point militaire stratégique, une voie de circulation pour les navires de toutes sortes, la porte d'entrée de la « Gibraltar d'Amérique », un lieu d'implantation pour les chantiers maritimes et un cours d'eau immuable.

Le cartographe

1608. Si Champlain est le fondateur de la ville de Québec, il est d'abord navigateur, explorateur, et surtout cartographe. Il fixe sur papier les paramètres de la nouvelle colonie dans un geste d'appropriation géographique et politique. La carte est le prolongement de la croix que plante l'explorateur.

d'eau

Champlain reproduit le contour des littoraux qu'il observe et complète ses cartes de descriptions et de figures qui rendent compte de ses *defcouuertures*. Il nomme *Qvebecq* et ses environs : l'*ifle d'Orleans*, le grand *faut* de Montmorency, la pointe aux diamants, mais surtout la *grande rivière de sainc Lorens*, dont il fixe le toponyme dans son plan de l'*Abitation de Qvebecq*, pour ensuite consacrer l'usage de l'appellation *fleuve sainct Laurens*. Il nomme le pays et, ce faisant, il le crée.

Des cartographes tels que Jean Baptiste Louis Franquelin, Jean Bourdon et Jean Deshayes poursuivront les travaux de Champlain et légitimeront pour un temps l'aventure française en Amérique.

Le topographe

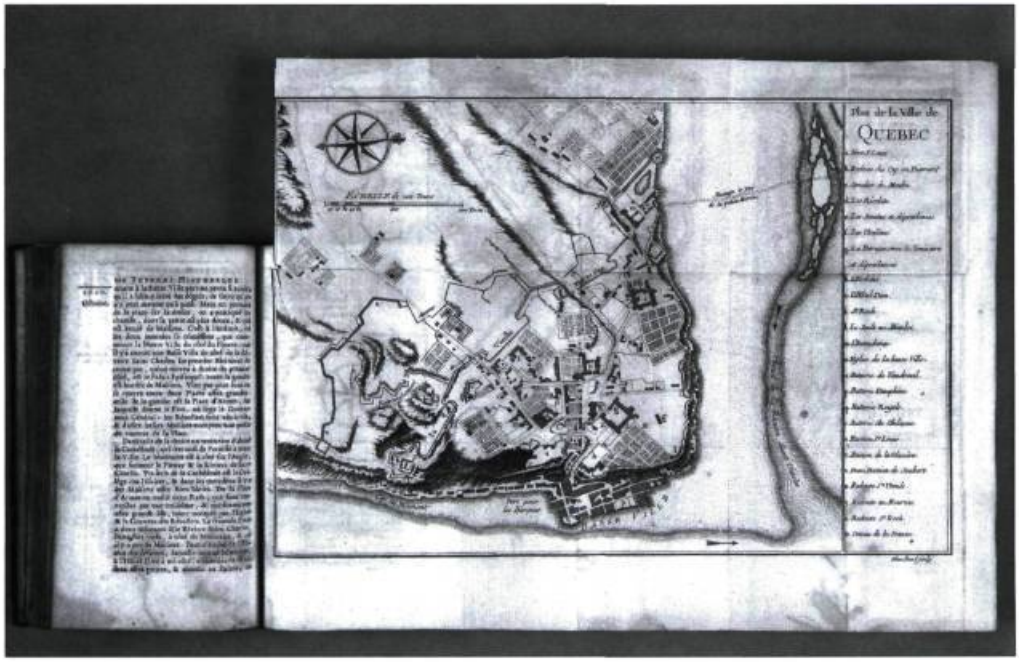
1759. Québec devient la capitale d'une colonie anglaise. Le fleuve est à l'avant-plan

Aquarelle intitulée La Basse-ville de Québec et le Saint-Laurent vus de la Citadelle, *réalisée par Francis A. Fane en 1853.*

Photo : Claude Bureau, coll. Musée national des beaux-arts du Québec

des représentations visuelles des artistes topographes qui accompagnent l'armée britannique dans ses expéditions de conquête. Leurs dessins doivent rendre compte avec réalisme et exactitude des principaux points stratégiques d'un lieu géographique. Ce sont d'abord et avant tout des documents d'information militaire.

Hervey Smyth est l'aide de camp de James Wolfe. En 1760, il publie *Six Elegant Views of the Most Remarkable Places in the River and Gulph of St Lawrence*. La représentation visuelle intitulée *A View of Quebec from the Bason* est particulièrement représentative du regard du topographe : vue générale qui met à l'avant-plan le fleuve Saint-Laurent et son rétrécissement devant la ville qu'on reconnaît au lointain. Le point de vue adopté n'est pas désintéressé. Il permet à l'artiste d'identifier 30 lieux précis de Québec, des installations militaires aux bâtiments civils, sans oublier des points de repère maritimes.



Plan de la ville de Québec (1744) gravé par D. Huelland d'après le Journal historique d'un voyage fait par ordre du roi dans l'Amérique septentrionale, *Paris, 1744, tome 5, p. 106.*

Photo : Patrick Altman, coll. bibliothèque du Musée national des beaux-arts du Québec

D'autres artistes topographes séjourneront à Québec et en laisseront des représentations remarquables où la préoccupation esthétique s'affirme de plus en plus : George Heriot, James Peachy, James Pattison Cockburn.

L'ARTISTE D'UN EMPIRE

Première moitié du XIXe siècle. Québec est la capitale d'un empire maritime et industriel. Le fleuve Saint-Laurent est la voie du commerce entre l'Ancien et le Nouveau Monde.

Le Saint-Laurent vu de la Citadelle (1853) de Francis A. Fane traduit bien cette évolution. Bateau à vapeur, trois-mâts, « cageux » et humbles chaloupes se prêtent à un besogneux chassé-croisé, tel un hommage au dynamisme économique de la ville. Le fleuve s'ouvre à l'infini vers un empire colonial sur lequel le soleil ne se couche jamais. À l'avant-plan, dominant la ville et son fleuve, un drapeau britannique, trois militaires, un canon et ses boulets, une forteresse : autant de signes qui traduisent la stabilité politique de la cité.

Au même moment s'instaure la vision romantique de ce Québec maritime à laquelle contribueront largement des artistes comme William Bartlett, dont les gravures publiées en 1848 dans son *Canadian Scenery Illustrated* évoquent ce mélange de quiétude et d'harmonie pour créer ce que les guides touristiques de l'époque qualifient pompeusement de « Gibraltar d'Amérique ».

Dans le second tome de son *Voyage au Canada* (1803), Isaac Weld compare le fleuve à « un grand miroir dans lequel les riches teintes du firmament, et les images des divers objets qui ornent les deux rives, viennent se réfléchir avec un nouvel éclat ».

LE PHOTOGRAPHE

Deuxième moitié du XIXe siècle. Québec est devenu un gigantesque chantier maritime qui occupe les deux rives du fleuve. Une nouvelle économie est en train de naître. Un nouvel art visuel fait son apparition : la photographie, art de l'ici et maintenant, de la vie brute.

Jules-Ernest Livernois, Louis-Prudent Vallée, William Notman et bien d'autres placent l'objectif de leur appareil photographique à hauteur d'homme. Livernois montre des ouvriers qui équarrissent du bois. Vallée met en scène des travailleurs devant le moulin Patterson-Hall. Notman donne à voir les dépôts de bois depuis Spencer Wood. D'autres photographes prendront quelques vues des vapeurs qui servent de traversiers entre Québec et Lévis. L'inauguration du pont de Québec en 1917 permettra un nouveau regard sur le fleuve.

Le Saint-Laurent est progressivement dépouillé de ses attributs romantiques. Le capitalisme en action remplace le colonialisme triomphant.

LE PEINTRE DE LA MODERNITÉ

XXe siècle. La photographie ayant pris en charge l'exactitude de la représentation

visuelle, la subjectivité du regard reprend tous ses droits. Baudelaire n'avait-il pas écrit « Je voudrais des prairies teintes en rouge et des arbres peints en bleu » ?

Le fleuve demeure, incontournable, mais il n'a plus le panache d'antan. La circulation maritime intense et l'activité économique débordante ont cédé la place à une représentation plus épurée du cours d'eau. Une vision empreinte de solitude où les glaces de l'hiver et le traversier, dernier vestige d'un empire maritime, occupent une place importante.

Dans *Le Cap Diamant* (1909), Maurice Cullen présente une ville et son fleuve pétrifiés dans la froidure du petit matin. Dans *La Citadelle* (1935), Robert Wakeham Pilot offre une vision teintée d'impressionnisme où un traversier, seul sur le fleuve, circule entre les glaces qui dérivent. Plus près de nous, Jean Paul Lemieux est séduit par le vide et le silence des espaces infinis qui caractérisent le fleuve ainsi qu'en témoignent *Vue de Québec* (1953) et *Québec vu de l'île d'Orléans* (1963).

Québec, ville maritime. Mariage éternel d'une cité bâtie sur le roc et de son fleuve. Dans *Le Fleuve*, un de ses premiers textes de chanson, Sylvain Lelièvre écrit : « Ça passe comme un rêve entre nos rives grises / ça charrie comme un goût d'aller plus loin / c'est comme un peu du large égaré dans nos rues / du large qu'on appelle et qu'on ne prend jamais / le fleuve… le fleuve. »

Serge Pallascio est journaliste culturel.

Cette photographie prise vers 1860 témoigne de l'activité maritime entre la basse-ville de Québec, l'anse aux Sauvages et l'île d'Orléans.

Photo : William Notman, coll. Musée McCord

Vue de Québec depuis le bassin *(1761)*, *estampe de Pierre-Charles Canot d'après Hervey Smyth.*

Source : coll. Musée McCord